

La gestion de l'eau : un équilibre à trouver

Alors que les inondations font grand bruit, la sécheresse, plus discrète, cache une problématique générale : celle de trouver un équilibre entre trop et pas assez d'eau. Agriculteurs et citoyens doivent apprendre à vivre avec la météo.

• ELOÏSE SPELEERS

En Wallonie picarde, la sécheresse de cet été – et des années précédentes ! – laisse des traces. En photo, la Lhaye à Celles, supposée être au plus bas jusqu'au début septembre, est toujours à sec alors que nous sommes à la mi-novembre. Une sécheresse qu'on explique par, d'abord, une dimension historique. « Il faut savoir que la Wallonie était à la base une immense zone humide. Depuis toujours, on essaie d'évacuer l'eau pour gagner en terrains constructibles ou agricoles », explique Franck Minette, coordinateur du Contrat de rivière Escaut-Lys. On a rectifié les cours d'eau, drainé les terres, ce qui a fait baisser les nappes d'eau qui alimentent les cours d'eau. »

Débordement VS assèchement

L'eau a donc été (trop ?) bien gérée. C'est cet état de fait additionné au réchauffement climatique qui provoquent la baisse du niveau d'eau des trois-quarts des cours d'eau de la région. Et ce n'est pas près de s'améliorer lorsqu'on apprend que les projections cli-

matiques pour la Wallonie tendent vers « plus d'épisodes de pluies intenses en hiver et des canicules estivales plus fréquentes ». En d'autres mots et sans surprise, on n'a pas fini de parler d'inondations et de sécheresses. Ici se pose donc un grand dilemme : comment envisager une meilleure biodiversité, une agriculture performante, une navigation fluviale plus importante sur l'Escaut alors que l'eau manque lorsqu'on en a le plus besoin ?

À terme, pour les particuliers, il s'agit du même combat : un cours d'eau à sec au fond du jardin signifie des rejets d'égouts stagnants ou un retour de la végétation au risque d'inondations lors des prochaines crues.

Difficile d'imaginer stocker des milliards de mètres cubes pour remédier aux épisodes de sécheresse alors il va donc falloir apprendre à vivre avec !

Suivre la logique du territoire

Pour les agriculteurs, la sécheresse que l'on vit depuis



Le lit de la Lhaye, à Celles, et celui du Rieu d'en Bas, à Saint-Sauveur, sont toujours à sec alors que ces clichés ont été pris à la fin du mois d'octobre.

presque deux ans va les contraindre à revoir leur mode de fonctionnement. « Les conditions météorologiques de cette année nous donnent encore plus d'arguments en faveur d'une autonomie fourragère », remarque Florine Marot de Fugea (Fédération Unie de Groupements d'Éleveurs et d'Agriculteurs). On conseille de ne pas labourer pour conserver les qualités du sol, de varier les cultures qui résisteront mieux aux sécheresses. Les légumineuses, par exemple, ont bien vécu la météo de cet été. Elles ont pour particularité d'avoir des racines profondes et de fixer l'azote de l'air

qui est un engrais naturel. Quant aux drainages, c'est une pratique historique et les agriculteurs se doivent de respecter une réglementation pour conserver l'eau. »

Vivre en harmonie avec la météo pour les citoyens passe par « comprendre que les inondations sont naturelles et que tout cours d'eau sera à un moment ou un autre en cru. Il ne sert à rien non plus de déplacer le problème en contraignant le cours d'eau dans un petit espace en construisant des digues avec des encombrants pour se protéger », détaille Franck Minette. Par ailleurs, le Contrat

de rivière Escaut-Lys officialisera bientôt un projet pilote pour le rieu de Barges : un expert viendra chez les particuliers pour les former à limiter les dégâts d'inondation de manière écologique.

« C'est la façon dont on a construit notre territoire qui provoque les inondations », ajoute le biologiste spécialisé en gestion de l'eau. Pour y faire face, il faut d'abord envisager tous les moyens naturels. Ensuite, on peut envisager des aides hydrauliques. »

Par exemple, un bassin d'orage est souvent vu comme la solution, pourtant, il a une capacité limitée... ■

La pêche en canaux épargnée par la sécheresse



André Doumont félicite le travail des gestionnaires du canal pour le bon fonctionnement des écluses.

Au contraire de la nécessité d'agir d'abord individuellement avant de gérer l'eau de manière artificielle pour prévenir les conséquences météorologiques, les pêcheurs du bassin de la Dendre applaudissent le travail des barages du canal Ath-Blaton.

« Au milieu de l'été, j'étais vraiment préoccupé. Je croyais que nous allions avoir beaucoup de mortalité de poissons à cause de la chaleur. Cependant, quand j'ai parcouru tout le bassin, cela n'a pas été le cas pour tous les types de pêche, commente André Doumont, le président de la Fédération Halieutique et Piscicole du sous-bassin de la Dendre. En comparaison aux sécheresses des autres années – où les pompiers avaient dû intervenir pour enlever les algues dont la prolifération

« Les pêcheurs sont des sentinelles de la qualité des cours d'eau. »

avait été favorisée par les apports organiques dans l'eau - je pense que la rénovation des écluses de Papignies et de Deux-Acren a bien aidé. L'eau a été suffisamment oxygénée. Mis à part une petite baisse de niveau, la Dendre orientale et la Dendre occidentale n'ont pas subi de mortalité. »

Les avantages de la Dendre

Une chance car l'eau d'un canal est particulièrement propice à la mortalité puisqu'inerte lorsqu'aucun bateau ne navigue. D'autres fédérations du sud du pays

ont dû arrêter la pratique de la pêche pour préserver les poissons déjà mis à mal par le manque d'eau.

« Nous y avons réfléchi mais nous n'avons pas du tout le même type de bassin. Là-bas, ils pêchent les pieds dans l'eau, l'eau est agitée, le niveau ne dépasse que rarement 1 m. Ici, le niveau est d'1,80 m à 2 mètres », ajoute le pêcheur passionné.

D'une manière générale, les poissons ont également été épargnés puisqu'il s'agit majoritairement d'espèces résistantes au manque d'oxygène : carpes, gardons, cyprinidés, brèmes, brochets ou carpes. ■